

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Oeuvre muséale et patrimoniale du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière

Philippe Dubé

Numéro 24-25-26, automne 2013, printemps-automne 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités :
parcours comparés Bretagne/Canada français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019140ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019140ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubé, P. (2013). Oeuvre muséale et patrimoniale du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. *Port Acadie*, (24-25-26), 302-316.
<https://doi.org/10.7202/1019140ar>

Résumé de l'article

Paul-André Leclerc, directeur-fondateur du Musée François-Pilote à La Pocatière créé en 1974, a joué un rôle important dans le domaine de la patrimonialisation d'un héritage traditionnel qui a su magnifier le passé rural du Québec. Cette valorisation d'un temps révolu à travers le musée a eu tendance à figer en une image idéalisée « le bon vieux temps » qui vient filtrer tout regard curieux ou studieux voulant le scruter. C'est cette dimension qui est ici explorée à travers l'oeuvre muséale de l'abbé Leclerc qui a tenté de ressusciter une société qui n'est plus. Une vision tronquée est mise en scène dans son musée qui se veut la réincarnation d'un espace-temps définitivement disparu. Témoigner résume en quelque sorte le programme discursif du Musée François-Pilote. Nous pourrions définir son projet comme relevant d'une doctrine de la renaissance paysanne. Arrêter le temps qui file à toute vitesse ou comment pratiquer la contre-révolution avec son musée en réaction à un mouvement pourtant irréversible.

Sault depuis sa fondation jusqu'en 1686. Il en est de même du second qui vécut en Iroquoisie et a voulu illustrer de la même façon dans son *Codex canadensis* les curiosités naturelles, c'est-à-dire les plantes, les mammifères, les oiseaux, les poissons et les humains. L'oblat Émile Petitot n'est pas très différent des jésuites qui l'ont précédé, à cette différence qu'il est un savant reconnu ayant publié ses travaux en France et aux États-Unis, ce qui ajoute très certainement à la crédibilité des illustrations qui accompagnent ses récits de voyage.

À l'inverse des religieux français qui cherchaient à connaître l'Autre, la démarche des prêtres québécois avait pour point de départ ce que connaissaient les leurs, et pour point d'arrivée une certaine inconnue. Albert Tessier, comme lui-même en témoigne dans ses entrevues, veut faire voir ce que plus personne ne voit : l'extraordinaire dans l'ordinaire. En ce sens, il invite les siens, à la manière de l'ethnologue, à porter un regard neuf sur leur propre culture. C'est peut-être aussi cela que signifie pour lui le mot « propagande ». La position de Maurice Proulx est différente. Contrairement à son aîné qui faisait du cinéma libre, Proulx est au service de l'État, qui le subventionne. Il doit instruire les siens sur les innovations de la science agricole et sur les avantages d'ouvrir de nouveaux territoires fertiles à une période où sévit la grande crise économique. Ce faisant, il fait œuvre ethnographique sur fond de propagande.

Pour tout dire, l'œuvre des uns et des autres, prêtres comme religieux, se situe, certes, entre catéchisme, ethnographie et propagande. À l'analyse toutefois, il ressort que par-delà les intentions, les uns et les autres nous ont laissé des images sans imagerie, des images du réel dont nous pouvons encore aujourd'hui faire bon usage.



Philippe Dubé

Œuvre muséale et patrimoniale du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière

Philippe Dubé,
LAMIC, Université Laval, Québec

Résumé

Paul-André Leclerc, directeur-fondateur du Musée François-Pilote à La Pocatière créé en 1974, a joué un rôle important dans le domaine de la patrimonialisation d'un héritage traditionnel qui a su magnifier le passé rural du Québec. Cette valorisation d'un temps révolu à travers le musée a eu tendance à figer en une image idéalisée « le bon vieux temps » qui vient filtrer tout regard curieux ou studieux voulant le scruter. C'est cette dimension qui est ici explorée à travers l'œuvre muséale de l'abbé Leclerc qui a tenté de ressusciter une société qui n'est plus. Une vision tronquée est mise en scène dans son musée qui se veut la réincarnation d'un espace-temps définitivement disparu. Témoigner résume en quelque sorte le programme discursif du Musée François-Pilote. Nous pourrions définir son projet comme relevant d'une doctrine de la renaissance paysanne. Arrêter le temps qui file à toute vitesse ou comment pratiquer la contre-révolution avec son musée en réaction à un mouvement pourtant irréversible.

En guise de préambule à ce premier travail de synthèse, nous devons d'abord justifier l'intérêt de notre sujet à s'inscrire dans un colloque qui traite de « L'apport des prêtres et religieux au patrimoine des minorités ». Puis, nous allons devoir préciser quelques éléments qui, en tout début de projet, n'étaient pas présents à notre esprit pour la simple et bonne raison que nous en ignorions l'existence. C'est dire que « l'instinct du chercheur » – si la chose existe – nous amène parfois sur des pistes qui s'avèrent toutes autres que celles qui avaient été pressenties au départ.

Sous le titre, « le curé de campagne et son œuvre de collectionnement », nous avons pensé à l'origine traiter de l'apport d'une seule personne, soit l'abbé Paul-André Leclerc (1925-2011), qui a été le fondateur et unique directeur du Musée François-Pilote de 1973 à 2011, c'est-à-dire 38 années d'intense activité patrimoniale. Son apport est indiscutable, nous en reparlerons plus loin, mais, ce que nous ignorions au tout début de cette étude, c'est que ce musée s'est établi sur les bases d'un musée plus ancien, le musée du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière qui plonge ses origines lointaines autour de 1881, voire aux origines mêmes du collège en 1827.

On comprendra que le fait qu'il y ait plusieurs stratifications au musée à l'étude – le Musée François-Pilote – change radicalement la perspective que nous avons pensée lui donner au départ. En fait, le Musée François-Pilote, le dernier en liste (dernier maillon d'une longue chaîne dans le temps), occultait par sa forte immédiateté tout ce qui l'avait pré-

cédé et qui, pourtant, avait été réalisé avec honneur et brio. La mémoire du temps et la mémoire du lieu sont des notions dont on connaît bien les enjeux épistémologiques et qui viennent ici changer complètement l'horizon que nous entendions prendre à l'origine.

Ceci dit, cette histoire devient tout à coup enrichie de nombreuses strates sous-jacentes à l'existant et qui nous amène, dans une sorte de démarche archéologique au sens foucauldien du terme, à prendre la pleine mesure d'une « institution dans l'institution », c'est-à-dire le musée dans le collège où les deux se conjuguent au même temps. Pour m'amender alors qu'il en est encore temps, il faudra dorénavant comprendre cette histoire s'articulant autour d'un nouveau fil conducteur qui pourrait s'énoncer de la façon suivante : des abbés en campagne de collectionnement ou l'œuvre muséale et patrimoniale du collège de Sainte-Anne.

Problématique liée à cette étude

C'est souvent la réunion de plusieurs conditions qui vont favoriser la naissance d'un musée. Par ailleurs, les éléments qui le maintiennent en place – dans le temps, sur la longue durée – restent aussi à identifier pour ainsi mieux définir le caractère fondamental de l'institution sous examen. Du point de vue de la muséologie, chaque naissance de musée est en soi un phénomène et des circonstances particulières sont à expliquer, du moins ont le mérite d'être élucidées avec profit. Pourquoi un musée naît-il dans tel contexte et non pas dans tel autre ? Qu'est-ce qui permet finalement son inauguration ? Est-ce que le jour de son ouverture correspond véritablement à sa date de naissance ou son ouverture est-elle simplement la manifestation publique d'une longue chaîne d'événements qui président à sa fondation ? On aura compris qu'il s'agit d'un phénomène complexe qui ne peut se contenir dans le seul événement de son ouverture officielle. La prégnance du musée est somme toute au cœur de notre questionnement. Selon les préceptes propres à la muséologie, pour saisir l'essence véritable de l'établissement muséal il faut en faire l'étiologie, c'est-à-dire aller à la source de sa fécondation originelle pour mieux éclairer sa gestation et le développement qui constitue son devenir. Une sorte de génétique institutionnelle reste alors à établir si l'on veut en capter le sens véritable.

Parmi les nombreuses raisons qui peuvent justifier la création d'un musée, il y a bien sûr l'anniversaire qui peut être l'élément déclencheur d'un élan patrimonial cherchant à incarner la mémoire du moment choisi. Faire monument, c'est rendre tangible un souvenir, c'est rendre concret un fait mental (au sens latin, *moneo mentum* : rappeler à l'esprit). C'est rendre mémorable un moment, un événement, un personnage, un lieu, une invention, un temps historique, une période ou même une civilisation disparue et ce, par un dispositif matériel que nous nommons musée.

Souvent, ce moment anniversaire fait écran à une réalité beaucoup plus complexe qu'il ne paraît et c'est cette face cachée, cette couche profonde qu'il nous intéresse de révéler en vue de mieux comprendre le long processus, rarement précipité, de formation d'un musée. Pour ce faire, il faut être attentif à un ensemble de détails si l'on veut en saisir la genèse afin de pouvoir en faire une analyse approfondie. La moindre trace est susceptible de devenir un jour un artefact qui, à son tour, viendra constituer une collection. D'ailleurs, les collections se font et se défont au gré du temps qui passe, mais l'idéal muséal lui peut persister au-delà de ce l'on appelle des accidents de parcours ou carrément des épreuves ou des menaces, comme par exemple le feu destructeur. Ce que nous souhaiterions comprendre ici, c'est cet état de fait échelonné en séquence dont l'ordre d'agencement est venu créer au bout du compte l'œuvre muséale et patrimoniale du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Ici un reliquaire, un vestige, une plaque commémorative, des livres pour la bibliothèque, des documents et de la correspondance qui deviennent plus tard archives ; une succession et un héritage ; là un cabinet de physique, des curiosités, des maquettes, des modèles réduits, des spécimens, des souvenirs de voyage, des œuvres d'art, des monnaies, des cartes, des photos et des gravures peuvent finalement être retenus par le sas du temps qui agit ici comme un filtre de rétention, celui de la mémoire institutionnelle. C'est à ces petites choses qu'il faut rester attentif et qui viendront constituer lentement mais sûrement le matériau de construction d'un musée en développement. D'ailleurs, cet examen peut se faire sans que quiconque y prenne réellement garde, sauf le muséologue qui étudie dans les moindres détails la fabrication muséale à travers la sédimentation artéfactuelle de la Maison.

Dans le cadre de cette prime synthèse qui, somme toute, saura servir d'esquisse à notre projet d'étude et de recherche dans lequel nous avons engagé l'année universitaire 2011-2012, nous serions tenté dans un premier temps de faire l'historique de cette institution sur sa longue durée (le musée-collège) en évoquant, tel un palimpseste, les différentes couches qui la composent. Puis, nous allons établir un portrait des deux principaux abbés qui l'ont marquée. Somme toute, nous allons tenter de cerner la dynamique institutionnelle qui a animé cette « passion patrimoniale » en lieu et place au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Question d'approche

Par contre, avant même d'entrer dans le vif du sujet, nous souhaiterions faire un petit détour pour vérifier ce qui a été dit avant ce jour, particulièrement du côté de l'histoire de l'Église, qu'elle soit de France ou du Canada français. Par une rapide revue de littérature, on se rend

aisément compte que la réalité française n'est pas tout à fait celle qui est vécue au Canada, et plus particulièrement au Québec. Tout d'abord les différences résident au niveau des périodes concernées par la question du clergé et de ses liens avec les temps forts du régionalisme. Pour la France, il s'agit d'une période plutôt ancienne déjà – au grand tournant du dernier siècle (globalement de 1875 à 1925) – où le clergé s'engage aux côtés de certains régionalismes qui s'expriment ici et là sur le territoire hexagonal¹. Alors que du côté québécois, l'implication militante du clergé a vu le jour à la faveur de la création des identités régionales (Mauricie, Sagamie, Gaspésie, Charlevoix, Côte-du-Sud, etc.) et s'est déployée au cours des années quarante et cinquante du dernier siècle (globalement de 1935 à 1960). Au-delà de ce décalage temporel, il y a les intentions de fond qui divergent. D'une part, la montée des régionalismes des pays de France se manifeste principalement à l'encontre d'un certain républicanisme incarné par un État centralisateur et aplanisseur des singularités régionales (langues vernaculaires et traditions locales). D'autre part, les quêtes identitaires des régions du Québec, et plus tard dans les Maritimes (Acadie) et l'Ouest canadien (Manitoba et Saskatchewan), relèvent davantage d'un besoin de se distinguer, non tant par rapport à un centre oppressant mais en regard d'une dynamique interne (tension sociale) ou encore des autres régions qui vivent une réalité culturelle distincte que chacune entend affirmer ; par exemple, le Charlevoix agricole et maritime face au tourisme et à la villégiature. La pression semble plutôt venir de l'intérieur que portée par le poids d'un pouvoir nivelant qui s'exerce du haut vers le bas. Au Québec, le mouvement régionaliste soutenu par les prêtres semble s'inscrire davantage dans une démarche légitimante vis-à-vis de l'identité du lieu, où l'on cherche à mieux définir une commune raison d'être culturelle. C'est dire que même si la comparaison entre la France et le Québec peut être stimulante, le schéma des dynamiques respectives est très différent et ne peut pas servir de modèle à l'un comme à l'autre. Le niveau de maturation des questions régionales n'est pas au même diapason, si l'on peut dire. Il ne répond pas à la même gamme de changements dans l'équilibre des forces agissantes en lieu et place des régions concernées.

Par ailleurs, il y a des similarités intéressantes à mettre en parallèle, notamment une certaine parenté qui peut exister entre le personnel clé-

1. *Région et régionalisme en France, du XVIII^e siècle à nos jours*, Actes publiés par Christian Gras et Georges Livet, Paris, Presses universitaires de France, 1977, et tout particulièrement de Gérard Cholvy, « Régionalisme et clergé catholique au XIX^e siècle », p. 187-201. On doit aussi se référer à l'article de Claude Langlois, « Des études d'histoire ecclésiastique locale à la sociologie religieuse historique : Réflexions sur un siècle de production historiographique », *Revue d'histoire de l'Église de France*, Tome LXII, n° 169, juillet-décembre 1976, p. 329-347.

rical qui se sent interpellé par ces questions liées au régionalisme et à l'identité des petites patries². On note de part et d'autre de l'Atlantique une préoccupation commune en ce qui a trait au devenir de ces communautés locales qui vivent une certaine angoisse face au péril d'un appel puissant vers l'extérieur que certains ont nommé l'exode rural. Face à des réalités de fragilisation du corps social, les ecclésiastiques impliqués vont se sentir appelés vers un apostolat de sauvegarde du patrimoine local³. Ces actions militantes seront souvent accompagnées d'une activité scientifique ou savante de collecte en ce qui regarde le patrimoine culturel (langue, chanson, folklore, coutume, archéologie, artefacts, etc.) et le patrimoine naturel (faune, flore, géologie, etc.). Il y a ici des types de clercs dont on pourrait faire la sociologie et qui se manifestent de part et d'autre à différentes périodes : « Le personnel cléricale est mobile, souvent d'origine rurale, et, pour nombre de ces hommes, l'admission dans les sociétés savantes coïncide avec l'installation au chef-lieu du diocèse⁴ ».

Ces réalités sont donc à examiner avec prudence et sagacité afin de ne pas tomber dans les clichés qui ont l'horrible défaut de véhiculer des caricatures plutôt que des faits réels qui sont toujours plus complexes qu'il ne paraît au premier regard. Au-delà de ces parentés qui nous amèneraient sur les sentiers d'une ethnographie des prêtres apôtres du patrimoine, nous avons opté dans ce cas-ci pour une approche d'histoire culturelle où le fait, l'événement nous renvoie constamment aux pratiques en vigueur dans le milieu à l'étude. Ici, nous allons tenter de le faire à travers la consignation des actions prises à l'égard des objets culturels (artefacts, spécimens, curiosités, peintures, souvenirs, traces historiques, livres, dons de toutes natures) par le collège en vue de constituer une mémoire, un héritage qui sera organisé progressivement sous différentes formes de muséalité : cabinets de curiosités, bibliothèque-musée, musée numismatique, musée des antiquités, musée des sciences naturelles et culturelles, musée d'ethnologie rurale. Il appert que notre approche saura exhumer une part longtemps cachée de la vie du collège de Sainte-Anne, comme lieu d'enseignement agricole, commercial et classique. Cette action de collectionnement semble intimement liée au développement et à la maturité que prend progressivement cette maison pour finalement

2. Par exemple en Franche-Comté, avec le prêtre et ethnologue Jean Garneret (1907-2002), on note beaucoup de similitude dans la démarche du clerc-folkloriste de terrain. Lire à ce propos, *Jean Garneret et l'ethnologie régionale, actes des journées d'études, Besançon, décembre 2005*, Besançon, Éditions Folklore comtois, 2008, 287 p.
3. Gérard Cholvy, « Clercs érudits et prêtres régionalistes », *Revue d'histoire de l'Église de France*, tome LXXI, 1985, p. 5-12.
4. Odile Parsis-Barubé, *La Province antiquaire, l'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, Éditions CTHS, 2011, p. 240-241.

atteindre un sommet à la fin des années 1950 en termes de fréquentation étudiante et de moyens alloués à leur formation. Ceci, quelque dix ans avant sa fin dans l'état par l'avènement en 1969 du Cégep de La Pocatière, date qui correspond à la cession de l'enseignement au niveau collégial à une structure publique et laïque qui sera sa voisine immédiate. À cet égard, on peut interpréter la création du Musée François-Pilote, en 1973, comme une réponse culturelle et mémorielle de la part du collège privé face à l'étatisation des équipements d'enseignement collégial au Québec. Cette hypothèse de travail nous servira plus tard de ligne argumentaire de fond dans cette étude qui se veut qualitative avant tout.

Historique institutionnel

En nous inspirant et même en puisant directement dans les fonds d'archives⁵ déposés au Centre d'archives de la Côte-du-Sud et du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière [<http://www.shcds.org/archives.html>], nous allons dresser sommairement les grandes lignes qui définissent les contours historiques d'une institution qui se meut, on le verra, par tranches plus ou moins de quarante ans, ce qui lui donne, au bout du compte, l'âge vénérable de 130 ans environ.

Le collège, qui fut fondé en 1827 par l'abbé Charles-François Painchaud (1782-1838), semble directement complice, dès sa fondation, d'une activité de collectionnement. On comprenait alors

qu'un musée est le complément quasi indispensable de l'enseignement et qu'il offre une valeur éducative de tout premier plan. Aussi, à une époque aussi critique que celle de la fondation et de l'organisation matérielle de son collège et au milieu de combien d'autres soucis, M. l'abbé Painchaud écrivait volontiers sur ce sujet dans les journaux de l'époque. Lors d'un voyage en Europe, il fit les premières acquisitions en vue de son futur musée⁶.

C'était en effet la période des débuts qui se prolongera jusqu'en 1878⁷, année qui coïncide avec l'arrivée de l'abbé Charles Trudelle (1822-1904) à la direction du collège (de 1878 à 1886) allant donner une « importante impulsion au développement » du musée. On le considère en fait comme le véritable fondateur du musée. Ce premier musée était rattaché à la « grande bibliothèque » située à l'étage supérieur du troisième directe-

-
5. À chaque fois, je donnerai la référence de mes sources tout en ne pratiquant pas systématiquement la citation pour ne pas alourdir le texte.
 6. *Les Annales du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, Archives du collège et de la Côte-du-Sud.
 7. Fonds René Tanguay, boîte 914, n° 2, « L'Origine du Musée », Archives du collège et de la Côte-du-Sud.

ment sous la coupole. « Pendant les travaux de 1881, on décide de placer la bibliothèque à l'étage supérieur du 3^e. L'étage sous le dôme servira alors de galeries. C'est là que l'on voyait par milliers, les différents articles du musée général [...] »⁸. En 1887, l'abbé Trudelle rapporte dans les *Annales du collège* : « Le musée compte 1774 pièces de monnaie, 500 spécimens de minéralogie, 300 fossiles, 11 reptiles, 300 insectes, des crustacés, des mollusques, 111 préparations microscopiques, 13 oiseaux empaillés⁹ ». Malgré des débuts modestes mais conséquents, c'est un laïc de La Pocatière, monsieur J.-H. Alexandre Martin qui va éventuellement agir comme « assistant-curateur des antiquités canadiennes » de 1899 à 1916 alors que le 15 décembre 1920, un incendie ravage entièrement le collège et son musée. À cette étape de notre recherche, nous émettons encore des doutes sur la destruction complète du musée puisque des pièces de cette première période se trouvent aujourd'hui dans les collections institutionnelles. Cependant, sous toute réserve, cet aspect reste évidemment à être mieux documenté à l'avenir.

C'est en 1929 que le musée est réinstallé, sous l'égide cette fois d'un professeur en titre, l'abbé René Tanguay (1894-1978), au cinquième étage du collège dans un local d'une superficie de 2 600 pieds carrés qui contient à la fin de sa complétion 28 vitrines tant murales que centrales avec des collections d'art, d'histoire et de sciences. On note au passage des sculptures, des dessins et gravures, des maquettes, des souvenirs, des décorations, des monnaies, des poteries régionales, une collection remarquable d'environ 400 oiseaux (198 espèces), un voilier d'ois blanches, un groupe d'écureuils de Charles-E. Dionne (don de la Société Provancher), des coquillages, des peaux d'oiseaux (1700) et de mammifères (37 espèces).

Lors d'allocutions publiques, l'abbé Tanguay reprend de nombreuses fois une formule générique qui résume bien sa conception du musée : « Un musée a une valeur éducative de premier plan. Il a pour but d'illustrer des principes, des lois et des faits, plus encore que d'exposer des spécimens.¹⁰ » On remarque ici un vif intérêt pour la vocation éducative du

8. M^{sr} Wilfrid Lebon, *Histoire du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, le deuxième demi-siècle 1877-1927*, Québec, Charrier & Dugal, 1949, p. 48.

9. *Les Annales du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, Archives du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

10. Fonds Tanguay, boîte 918, n^o 14, allocution en novembre 1954 devant l'assemblée annuelle de la société entomologique du Québec. *Idem*, *Le Naturaliste canadien* (1932). « The education value of a museum is today admitted by all. Its value lies less on the richness of the collections it contains than on the way they are presented so as to illustrate scientific principles » L'Association des musées canadiens, 1950, boîte 916, n^o 12.

musée qui s'accompagne d'activités d'animation et de développement de la culture scientifique.

Les jours de congé, l'on organise des visites au musée et des leçons de choses, par classe, deux fois par an, tous rendent visite au musée où le directeur multiplie les explications nécessaires tantôt sur un groupe, tantôt sur un autre. Nous avons également facilité la visite du musée à la population scolaire de l'enseignement primaire. Quelques conférences avec clichés sur des sujets d'histoire naturelle, des distributions gratuites de publications, de renseignements, images ou plans de maisonnettes d'oiseaux, voilà quelques moyens dont nous nous sommes servi pour faire mieux connaître notre musée¹¹.

L'abbé René Tanguay évoque le triple rôle éducatif du musée : « il [le musée] apprend en effet à admirer, à observer et à classer ». Émerveillement, étude et analyse sont les maître-mots pour développer un esprit scientifique organisé et solide et c'est sur cette base épistémologique que reposait son musée. Avant ces dernières semaines, cette face cachée du musée, nous ne la connaissions pas, mais elle nous révèle sommairement les principes cognitifs qui l'animaient. Par contre, celle qui est plus connue est celle du Musée François-Pilote qui semble avoir été créé de toutes pièces, en 1973-1974, alors qu'il est plutôt le prolongement « naturel » du précédent, à l'heure de la fin du collège classique pour laisser place au Cégep (fondé en 1969) et des possibilités de subventions gouvernementales, notamment du ministère des Affaires culturelles. C'est donc dans un contexte à la fois de rupture et de continuité que prend forme le nouveau musée¹², cette fois dans le couvent des sœurs de la Sainte-Famille, à l'arrière du prestigieux et imposant collège de pierres.

L'abbé Leclerc présente son musée dans le catalogue officiel publié en 1979 avec une étonnante citation en exergue : « Un musée ne peut séquestrer ses collections telles les femmes d'un sérail », citation, semble-t-il, empruntée de Nathan Stolow, fondateur de l'Institut canadien de conservation à Ottawa (en 1972) et grand spécialiste de la conservation en exposition. Dans cette publication intitulée *Le Musée François-Pilote, La Pocatière, Québec*, l'abbé P.-A. Leclerc présente son musée de la façon suivante :

11. Fonds René Tanguay, boîte 916, n° 2.

12. <http://www.museefrancoispilote.ca/Bienvenue.html>.

Le Musée François-Pilote est un musée d'ethnologie, c'est-à-dire qu'il se propose de présenter un groupe en illustrant ses coutumes, ses mœurs et ses activités. Nous avons voulu faire revivre sous les yeux des visiteurs une époque de notre histoire régionale, celle du début du siècle. Les salles reconstituent le microcosme, le petit monde rural, renfermé sur lui-même, qui devait survivre par ses propres moyens, surtout pendant la saison hivernale. À la campagne, une paroisse importante comptait des cultivateurs, des journaliers, des artisans, des institutrices et quelques bourgeois comme un médecin, un notaire, des marchands et *toujours un curé*.¹³

Voyons en quoi ces acteurs ont pu orienter de façon singulière leur projet muséal respectif alors que nous tentons plutôt d'y voir le prolongement de l'un dans l'autre en continuité avec le devenir institutionnel du collège qui nous semble être, selon toute évidence, la pierre angulaire de cet édifice culturel avec ses pertes et ses ajouts tout au long de son existence.

Esquisses des deux principaux acteurs

Dans une allocution prononcée le 23 mai 1976, et directement liée à la présentation de la plaque-souvenir de « l'Ancien de l'année » de l'Amicale du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière offerte simultanément à messieurs les abbés René Tanguay et Paul-André Leclerc, le président, Gérard-A. Pelletier, dans un discours de circonstance évoque « [...] l'œuvre en continuité et [ses deux conservateurs] qui ont beaucoup de traits communs ». Il termine sa présentation comme suit :

L'abbé Leclerc, et c'est par là qu'il rejoint le plus l'abbé Tanguay, a vraiment été le bâtisseur du Musée, dans toutes les parties et toutes les étapes de l'édification d'une telle œuvre, et il faut le reconnaître, l'un et l'autre ont fait seuls le plus gros du travail, cette partie qui est pour nous la moins évidente. Le Musée François-Pilote, ce n'est pas un Musée sans histoire, un vil ramassis de vieilleries, c'est au contraire une énorme contribution à la science, à l'histoire, à la conservation des valeurs et des caractéristiques régionales. C'est ce qui explique sa réputation, voire sa renommée déjà grande, et bien au-delà de cette région. Pour nous, anciens du Collège, le Musée du Père Tanguay et le Musée François-Pilote, c'est l'histoire que nous avons vécue, c'est notre histoire, [...] ¹⁴.

13. *Le Musée François-Pilote, La Pocatière, Québec, 1979*, p. 5.

14. Fonds Tanguay, boîte 914, n° 11, *Présentation de la plaque souvenir (1976)*.

Bien qu'aux yeux de certains ils ne font qu'un, il faut tout de même pouvoir les distinguer car ils sont différents de manière non équivoque.

Tanguay, abbé René

Né à Willow city, North Dakota, le 2 janvier 1894, de Adélard Tanguay et de Féonise Fournier. Il fait ses études classiques au Collège Sainte-Anne de La Pocatière ; ses études théologiques au Grand Séminaire de Québec et au Collège Sainte-Anne de La Pocatière. Est ordonné prêtre au Collège Sainte-Anne de La Pocatière, le 29 juin 1923, par le cardinal Louis-Nazaire Bégin.

En 1923, est nommé au Collège Sainte-Anne de La Pocatière, où il passera toute sa vie. Il sera professeur, conservateur du musée du Collège qu'il fonde en 1929, fondateur et directeur des cercles de Jeunes naturalistes, auteur d'une étude sur la faune des comtés de Kamouraska, L'Islet et Montmagny, collaborateurs de quelques revues scientifiques, particulièrement en histoire naturelle.¹⁵

Leclerc, abbé Paul-André

Né à Pont-Rouge, le 16 septembre 1925, de Eugène Leclerc et de Rose-Anna Sanschagrin. Il fait ses études classiques au Collège Sainte-Anne de La Pocatière et ses études théologiques au Grand Séminaire de Québec. Est ordonné prêtre à la basilique de Québec, le 3 juin 1950, par M^{sr} Maurice Roy.

En 1951, il est nommé professeur au Collège Sainte-Anne de La Pocatière. Fait ses études en lettres à l'Université Laval, de 1954 à 1956, et à l'Institut Catholique de Paris, de 1964 à 1966. À partir de 1969, il est professeur au Cégep de La Pocatière; il est aussi directeur-fondateur du Musée François-Pilote.¹⁶

Il quitte le professorat en 1995 et reste à la direction du musée jusqu'à son décès en juillet 2011.

Première synthèse

Nous pourrions dire que l'intention de collectionner des objets est présente dès les débuts du collège fondé en 1827 et que ce désir de mémoire matérielle se développe au fur et à mesure que le collège évolue

15. Léon Laplante, *Les Membres du clergé. Diocèse Sainte-Anne de La Pocatière 1951-1994*, p. 307.

16. *Ibid.*, p. 203.

dans le temps. En termes statistiques, nous pourrions illustrer le phénomène en déclarant que la courbe de croissance des collections et du collectionnement en général suit en définitive celle du collège. Naissance et déclin, renaissance et transfert résonnent au même biorythme ; ici, collège et musée ne font qu'un. Sans toutefois devoir s'improviser sur le terrain de l'histoire de l'éducation qui est en soi un domaine de recherche très avancé, on doit d'emblée reconnaître qu'il faudra prendre en compte la réalité de cette maison d'enseignement dans toutes ses dimensions pour en comprendre plus finement le cheminement muséal. Comme des couches successives se superposant comme des sédiments, nous allons devoir considérer les tranches de vie collégiale dans leur totalité si l'on veut le moindrement saisir la dynamique patrimoniale de l'institution vouée à l'éducation. Il y a en quelque sorte un régime culturel complexe qui se met en place au fil de son développement dont les objets font partie intégrante et participent en fait puissamment au besoin mémoriel et didactique dans son devoir de transmission par l'éducation. En effet, pour durer dans le temps, une institution a besoin d'une mémoire qui lui permet de structurer son devenir en agissant directement sur la chaîne génétique de l'établissement. C'est pour cette mémoire, ce désir de transmettre que les prêtres viennent la nourrir substantiellement. Il faut donc comprendre cette activité patrimoniale comme faisant partie intrinsèque du développement institutionnel qui vient donner, pourrait-on dire, une âme à un corps qui cherche à vivre pleinement. C'est à cette œuvre que les clercs se consacrent à différentes échelles, à différents niveaux, en participant à construire un fonds culturel à l'intérieur d'une structure qui est appelée à croître au fil des ans.

La devise du collège « *Facere et docere* », pressentie par certains comme étant « d'extraction divine¹⁷ », en dit long sur l'esprit qui anime cette maison d'enseignement. Car, ce « faire et enseigner » nous renvoie, certes, à un comportement exemplaire (« Fais ce que tu enseignes ») qui incite à l'intégrité morale, mais cette devise nous rappelle aussi que l'enseignement doit s'incarner dans le faire et la concrétude des choses. C'est là où les objets deviennent tout à coup indispensables à une pédagogie qui se réfère à une approche pragmatique de l'enseignement. Que ce soit le cabinet de physique (démontrer), le cabinet de chimie (expérimenter), la galerie de portraits (se souvenir), le musée numismatique, le musée d'antiquités ou celui de sciences naturelles (témoigner), chacune de ces formes ou figures relève non seulement d'un devoir de mémoire institutionnelle, mais aussi d'une manifestation concrète du savoir qui permet

17. Ludger Dumais (1866-1925), supérieur du collège de Sainte-Anne de 1907 à 1918 et de 1923 à 1925.

à l'enseignement de s'ancrer dans une réalité donnée. Ultimement, nous allons devoir considérer même l'aménagement de la montagne, voisine du collège, comme faisant partie de cette pédagogie, une véritable leçon de choses, promulguée au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Ce qui nous semble d'autant plus stimulant dans cette étude, c'est que la réalité vivante de ce collège obéit très certainement à un schéma (cursus) de l'enseignement intermédiaire en usage au Québec pendant plus d'un siècle à travers les nombreuses institutions collégiales de culture française et de religion catholique. Le modèle générique auquel répond La Pocatière est certainement celui du séminaire de Québec, auquel il doit se référer obligatoirement par simple rattachement diocésain, qui fait foi d'autorité morale, intellectuelle et administrative. C'est sur cette base herméneutique, si l'on peut dire, que va reposer notre étude et c'est dans ce cadre que va se dérouler notre réflexion.

On conviendra que cette histoire, à bien des égards, est loin de participer à une quelconque construction du sentiment d'appartenance régionale *stricto sensu*. Rien à voir en tous les cas avec ce qui se trame en France à une époque comparable, alors qu'un certain clergé (appelé le plus souvent bas-clergé), à une époque plus ancienne a animé de toutes ses forces la conscience d'une spécificité culturelle régionale. Ici, à La Pocatière, il s'agit plutôt de la construction d'une œuvre muséale et patrimoniale qui s'inscrit foncièrement dans une mission éducative vécue dans un milieu agricole en quête de développement économique et d'épanouissement culturel. Cette histoire se traduit, au sein même de l'institution, par différentes strates qui viennent la constituer au fil des ans.

Quand on fait la somme des couches successives qui viennent modeler et moduler le musée et celle des acteurs qui ont agi sur lui, notamment les abbés Tanguay et Leclerc, on a l'impression d'additionner « des pommes et des oranges » comme on disait autrefois. Cette équation devient tout à coup assez complexe à saisir, car l'apport de l'un ne se greffe pas nécessairement à l'apport de l'autre, et la séquence se suit mais ne s'enchaîne pas linéairement. Dans ce contexte, il sera judicieux de trouver la ligne directrice et transversale de cet édifice muséal qui se déploie par phases, comme tout organisme vivant. Un schéma synthétique n'est peut-être pas la façon idéale d'évoquer une réalité de cette complexité, mais il a l'avantage de départager en tranches les différents âges des musées.

Par ailleurs, il est commode, en prenant un certain recul, de pouvoir mettre des mots, des qualificatifs indiciels sur une réalité mouvante qui connaît des hauts, des bas, des chutes, des relances, des échecs et des succès qu'il faut tout de même pouvoir cerner pour en comprendre les enjeux en forme, pour l'instant, de méandres. Entre nostalgie et utopie, sanctuaire de l'histoire naturelle et de la vie traditionnelle, on doit pou-

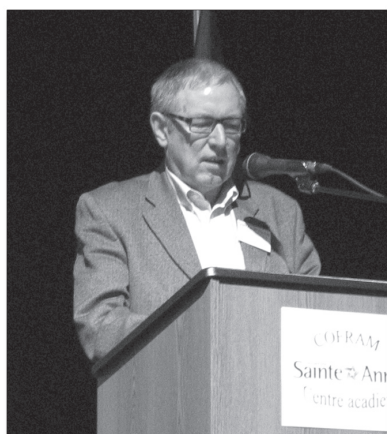
Les âges des musées au collège de Sainte-Anne de La Pocatière* « Facere et docere »							
PÉRIODE	ACTEUR	FINALITÉ	TRAITEMENT	STATUT DE L'OBJET	USAGE	ORIENTATION	APPELLATION
1827-1878	Abbé Charles-François Painchaud (1732-1838)	Propédeutique	Anecdotique	Curiosité	Collectionnement	Amateur	
1878- (1881) 1920	Abbé Charles Trudelle (supérieur : 1878-1886) J.-H. Alexandre Martin (1848-1916) (assistant-curateur de 1902 à 1916)	Pédagogique	Encyclopédique	Témoïn	Enseignement	Didactique	Musée d'antiquités et /ou Musée numismatique
15 décembre 1920 : Feu du collège							
1927 : Centenaire de fondation du collège							
1929-1973	Abbé René Tanguay (1894-1978) Conservateur du musée de 1929 à 1972 Wellie Labrie (taxidermiste)	Scientifique (histoire naturelle)	Systématique	Épreuve	Recherche	Rationalisante	Musée du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière
1973-2011	Abbé Paul-André Leclerc (1925-2011) Pelletier (technicien)	Emblématique (histoire culturelle)	Théâtral	Décor	Mémoire	Nostalgique	Musée François-Pilote
2013		Thématique	Multimédiatique	Référence	Ludo-éducatif	Communautaire	

* Cette division chronologique s'inspire directement d'un article de l'abbé René Tanguay intitulé, « Le Musée du collège Sainte-Anne de La Pocatière », paru dans, *Le Naturaliste canadien*, janvier 1932, p. 11-13.

voir saisir, à cette première étape de notre étude, dans un canevas assez souple mais un cadre de capture rigoureux, les mouvements, les élans qui ont animé cette « passion patrimoniale », une histoire qui se déroule au pied de la montagne du collège. Voici en guise de première synthèse un tableau sur les âges des musées au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière qui pourra nous servir de canevas pour relater cette histoire aux racines profondes, surtout si on les considère comme faisant partie de l'histoire culturelle du Québec qui agit encore sur nos structures muséales.



Samuel Gicquel, Jean Simard et Yvon Tranvouez



Yvon Tranvouez